



Michel Sénéchal,
la grenouille devenue
prince de chant *Page E 2*



La tribu **McGarrigle**
ramène Kate à la maison
Page E 3

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 AOÛT 2013

L'esprit rebelle en toutes lettres

Louise Forestier, David Goudreault et Michel Marc Bouchard partagent leur vision de la création en prévision des Correspondances d'Eastman

FRANÇOIS LÉVESQUE

D'emblée, l'idée paraît antithétique: dans le contexte idyllique d'un paisible village des Cantons-de-l'Est, on écrira la révolte, on causera rébellion, on chantera *Viva la revolución!* cette année aux Correspondances d'Eastman, qui nous ont pourtant habitués à des ambiances et à des thèmes plus intimistes, sinon bucoliques. Iconoclastes chacun à leur manière, l'auteure-compositrice-interprète Louise Forestier, le slameur David Goudreault et le dramaturge Michel Marc Bouchard seront sur place. Trois générations, trois rebelles, qui confient au *Devoir* leurs points de vue sur la rébellion par les lettres.

La question se pose: faut-il être rebelle pour être artiste? Posté en marge, le créateur observe le monde et l'absorbe afin d'en proposer ultérieurement une vision originale. Autrement dit, puisque l'originalité est l'envers du consensus et que le consensus est l'apanage des conformistes, dès lors que l'on crée, n'est-on pas forcément rebelle?

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

proposent chaque été un festival littéraire où des «jardins ou chambres d'écriture» sont disséminés dans le village afin que passants, comme auteurs invités, puissent renouer avec les plaisirs de l'art épistolaire.

PHOTOS: SYLVAIN DUMAIS ET JACQUES GRENIER LE DEVOIR



ANNIK MH DE CARUFEL, LE DEVOIR



LOUISE FORESTIER

« En création, j'ai un côté *borderline*, j'ai besoin de me mettre en danger. C'est un moteur. »

« Faut-il être rebelle pour être artiste? Oui, probablement, avance Louise Forestier tout en réfléchissant. Ça vient d'une faille; tous les artistes en ont une. C'est comme Leonard Cohen l'a écrit dans sa chanson [Anthem]: "There is a crack in everything; that's how the light gets in." C'est exactement ça [...]. En création, j'ai un côté *borderline*, j'ai besoin de me mettre en danger. C'est un moteur. » Demeurer dans sa zone de confort, c'est s'abandonner à la sclérose, ajoute la septuagénaire, qui a tâté avec bonheur le chant, le jeu et l'animation. Lorsqu'elle se met à parler de l'atelier de peinture qu'elle s'approprie à installer dans sa chambre, Louise Forestier s'anime d'ailleurs comme un enfant excité. Idem pour le recueil de nouvelles qu'elle prépare en ce moment.

« Rebelle... oui, je le suis certainement, tranche-t-elle, finalement. Mais vous savez, dans mon milieu, il y a aussi des artistes *straights!* Ça se peut! lance en rigolant la muse de l'agent IXE-13. Moi, j'ai une grande gueule et, quand ça va pas, je le dis. J'ai un côté *rough*, mais en même temps, je peux être très sérieuse, très structurée. En fin de compte, j'ai toujours fait ce que je voulais, toujours. Ce qui n'a pas marché, c'est à cause de moi et ce qui a marché, c'est grâce à moi. »



DAVID GOUDREULT

« Je m'entête à faire ce que j'aime, la poésie en vers libres et le slam, sans me préoccuper des guerres de clochers qui peuvent opposer le slam à la chanson, ou la chanson à la poésie »

Lauréat en 2011 à Paris de la Coupe du monde de slam-poésie, David Goudreault agit cette année à titre de co-porte-parole des Correspondances avec la comédienne et auteure Francine Ruel. Talent émergent à suivre, ce travailleur social de formation partage en tout point la philosophie de Louise Forestier. « Je m'entête à faire ce que j'aime, la poésie en vers libres et le slam, sans me préoccuper des guerres de clochers qui peuvent opposer le slam à la chanson, ou la chanson à la poésie, affirme-t-il. A ce niveau-là, oui, je suis rebelle! Et ça me réjouit de voir que les Correspondances privilégient cette attitude-là, une attitude d'ouverture et d'inclusion. »

L'artiste ne cache pas que le thème de cette année lui plaît particulièrement. « Ça reflète la richesse et la diversité de la programmation, mais ça correspond aussi à l'âge de l'événement. Les Correspondances ont 11 ans. 11 ans, c'est la préadolescence. Il y a un début d'ébullition. » Exit la zone de confort, donc? « Oui, confirme David Goudreault. C'est une période durant laquelle on commence à avoir envie de prendre des risques, à avoir envie de s'envoler. »



MICHEL MARC BOUCHARD

« Dès lors qu'on ne recherche pas le consensus, on est rebelle. Si une œuvre est reçue et qu'elle a un impact, c'est parce qu'elle choque ou parce qu'elle interroge. »

Auteur des pièces *Les feluettes*, *Les muses orphelines* et *Tom à la ferme* — portée à l'écran par Xavier Dolan, dont le film a été retenu en sélection officielle à la Mostra de Venise —, Michel Marc Bouchard le dit sans ambages: « Tout acte de création est un acte rebelle. » Pour le dramaturge, toute écriture est donc un geste politique. « Dès lors qu'on ne recherche pas le consensus, on est rebelle [...] Si une œuvre est reçue et qu'elle a un impact, c'est parce qu'elle choque ou parce qu'elle interroge. »

Fait intéressant, l'œuvre de Michel Marc Bouchard est peuplée de figures rebelles, des personnages qui finissent souvent écrasés par le poids de la famille ou de la religion, souvent par les deux. Créée l'an dernier au Théâtre du Nouveau Monde, la pièce *Christine, la reine-garçon* marque à ce chapitre un tournant, en cela que cette fois la rebelle tient bon. « Contrairement à ses prédécesseurs, comme Luc dans *Les muses orphelines*, *Christine* n'est pas une rebelle désespérée. C'est une rebelle éclairée », précise le dramaturge.

VOIR PAGE E 7: REBELLE

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION

9^e édition | 39 artistes | 130 œuvres | 10 universités

Le meilleur de la relève pancanadienne | Sélection des professeurs

Jusqu'au 31 août 2013



5826, St-Hubert, Montréal (Québec) | admin@artmur.com | www.artmur.com | 514 933 0711
Image : Marijana Mandusic, Sans titre (détail), 2013, acrylique



CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

La grenouille qui devint un prince du chant

L'Institut canadien d'art vocal reçoit Michel Sénéchal, véritable mémoire du chant français

CHRISTOPHE HUSS

A 86 ans, le ténor Michel Sénéchal est le pédagogue vedette de la 10^e édition de l'Institut canadien d'art vocal, qui s'est ouverte mercredi dernier. Il donnera un cours de maître public vendredi prochain à 19h30 à l'Université de Montréal.

Pour tous ceux qui ont la mémoire de l'histoire de l'opéra dans la seconde moitié du XX^e siècle, au même titre que Callas était Tosca, Michel Sénéchal est *Platée*, la grenouille — ou plutôt la «nymphé des marais» —, de l'ouvrage *Platée* de Jean-Philippe Rameau. C'est en 1956, au Festival d'Aix-en-Provence, que le directeur et créateur du festival, Gabriel Dussurget, et le chef d'orchestre Hans Rosbaud firent revivre cet opéra, un événement si marquant qu'il amena la résurrection de Rameau et de l'opéra baroque français.

Rosbaud, chef oublié

Michel Sénéchal se souvient de cet événement. «*Quand Dussurget a voulu monter Platée, il n'y avait pratiquement personne capable de chanter un ouvrage si difficile.*» La demande fut faite à Michel Sénéchal lors du festival 1955. «*Je me suis mis tout de suite au travail, mais la grande chef de chant Irène Aïtoff, qui m'avait pris en main, avait dit à Dussurget: "C'est trop difficile, il n'y arrivera pas." Piqué au vif, je me suis dit: "Vous allez voir ce que vous allez voir." J'ai travaillé Platée pendant un an: voilà mon secret. Et j'y suis arrivé!*»



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Michel Sénéchal, en plus d'avoir chanté sur les scènes du monde entier, a toujours enseigné le chant, réalisant ainsi la carrière de ses rêves.

Sénéchal fut ensuite, mondialement, l'incontournable titulaire du rôle. Mais à ses yeux le bénéfice fut plus large. «*Platée a lancé la reprise d'ouvrages de Rameau tombés dans l'oubli, tels Castor et Pollux ou Hippolyte et Aricie, des opéras sublimes.*» Ceux-ci furent présentés au Théâtre romain de Fourvière, à Lyon, «*parce que*

le directeur de l'Opéra de Lyon de l'époque avait senti que *Platée entraînerait un renouveau de l'opéra baroque français.*»

Interrogé sur son avis quant à la reprise à l'Opéra de Paris il y a une dizaine d'années, Michel Sénéchal répond: «*S'il vous plaît, ne me posez pas cette question!*» Il préfère rendre hommage à son chef de 1956, l'Allemand Hans Rosbaud, «*chef de grand génie*», ajoutant: «*Ensuite, j'ai eu la chance de beaucoup chanter avec Karajan, qui avait une grande sympathie pour moi. Karajan et Rosbaud, c'est la même lignée, et j'ai retrouvé avec Karajan ce que j'avais appris de Rosbaud.*»

On a beaucoup vilipendé Karajan à l'opéra pour son obsession des coloris orchestraux. Mais ce soin de l'orchestre ne se faisait pas au détriment des chanteurs dans l'expérience qu'en a Michel Sénéchal: «*Karajan était un chef très aidant. Avec Rosbaud et Karajan, les chanteurs avaient la sensation d'être présentés au public sur un plateau.*»

En parallèle de sa carrière sur les scènes du monde entier, Michel Sénéchal a tou-

jours enseigné le chant. «*J'avais le don et la passion de la pédagogie. J'ai été directeur de l'école de chant de l'Opéra de Paris pendant 14 ans.*» Le tout sans empiéter sur la carrière. «*J'ai réalisé mon rêve*», résume le ténor au *Devoir*.

Michel Sénéchal

Un art commercial
Michel Sénéchal est donc bien placé pour nous parler de l'école française du chant. Au retour de *La damnation de Faust* à Québec, nous nous demandions quels jeunes chanteurs français pourraient aujourd'hui incarner Faust, comme le faisaient Pol Plançon ou George Thill il y a 80 ans. Ces voix n'existent-elles plus ou ne les connaît-on pas ici? «*Ces ténors n'existent plus,*

car on a délaissé un certain répertoire. Il y a des ténors légers, des barytons légers, mais pratiquement pas de grandes voix», nous dit Michel Sénéchal.

Le ténor attribue cette mutation à la Deuxième Guerre mondiale, avec le départ des chanteurs à la guerre, «*un trou énorme dans l'enseignement du chant*», une modification des goûts du public dans l'après-guerre et une perte de connaissance du répertoire par les programmateurs.

À ce titre, on peut aussi considérer un registre très français, celui de baryton Martin (une voix entre le baryton et le ténor, avec un type d'émission caractéristique). Pour Michel Sénéchal, cette voix n'a pas disparu. «*Elle s'est appauvrie parce que dans le répertoire, qui a beaucoup changé, on a supprimé les opérettes, ouvrages réclamant des barytons Martin. Donc, on ne cultive plus cette voix.*»

Aux yeux de Michel Sénéchal, le coup de Trafalgar dans la culture française du chant fut la liquidation des troupes dans les opéras en France. «*À l'Opéra de Paris, il y avait une troupe de 100 chanteurs.*

Michel Sénéchal en cinq dates

1927: naissance à Paris.
1950: débuts au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles.
1956: *Platée* au Festival d'Aix-en-Provence.
1979: direction de l'École de chant de l'Opéra de Paris.
1982: débuts au Metropolitan Opera.

Cette disparition fut un drame. Il faut ressusciter les troupes; cela arrangerait les choses et réduirait le nombre de chômeurs à qui l'on donne des allocations pour ne pas chanter.

Le ténor souhaite que la situation ne soit pas irrémédiable, mais considère que «*le chemin que prennent les choses n'est pas favorable*», insistant sur la dureté de la crise économique en France. «*Quand j'étais directeur de l'école de chant, nous avons sorti Natalie Dessay, Roberto Alagna, Beatrice Uria-Monzon. Aujourd'hui, à l'Opéra de Paris, on n'apprend plus les ouvrages. Par ailleurs, les jeunes chanteurs, livrés à eux-mêmes, sont obligés de chercher leurs professeurs et de les payer. Or la situation économique est telle que les jeunes chanteurs ne peuvent pas payer leurs leçons. Alors, ils apprennent à l'oreille en écoutant des disques: c'est dramatique! D'un autre côté, les directeurs sont gênés pour faire des programmes parce qu'ils n'ont plus d'argent.*»

Heureux d'être à Montréal, où il retrouve un encadrement des jeunes et une soif de connaissance, Michel Sénéchal milite par exemple pour le retour au répertoire des «*grands ouvrages français, à commencer par les opéras de Gluck*». Mais la chose est-elle vraiment compatible avec le lapidaire mot de la fin, regard sans concession sur un monde musical dominé par les agents d'artistes recherchant la rentabilité immédiate de leurs pou-lains plutôt que leur longévité vocale? Pour Michel Sénéchal, au fond, «*le gros problème est que l'art du chant est devenu commercial beaucoup plus qu'artistique.*»

Le Devoir

INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL
Cours de maître de Michel Sénéchal à la salle Serge-Garant de la Faculté de musique de l'Université de Montréal vendredi 9 août à 19h30.
Renseignements: www.festivaloperamontreal.ca

D Écouter: Michel Sénéchal incarnant *Platée* à Aix, en 1956, et le ténor chantant Mahler, en 1959. ledevoir.com/culture/musique

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN TITRE

ACCUEILLIR L'ÉMOTION SAISON 2013-2014

BILLETTS DE CONCERT MAINTENANT EN VENTE!

ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

Hydro Québec présente

10^e FESTIVAL D'ART VOCAL DE MONTRÉAL

INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL ICAV

UN ÉVÉNEMENT UNIQUE À MONTRÉAL POUR LES AMOUREUX DE L'ART LYRIQUE ET DE L'OPÉRA

10 ÉVÉNEMENTS Du 31 juillet au 17 août 2013

2 CONCERTS EXCEPTIONNELS SALLE BOURGIE, Musée des Beaux-Arts NOUVEAU

15 août, 7:30 pm
L'ENFANT ET LES SORTILÈGES Maurice Ravel (version de chambre)
LE BAL MASQUÉ Francis Poulenc
CHANSONS MADÉCASSES Maurice Ravel
Directeur musical: Paul Nadler / Metteur en scène: Joshua Major

17 août, 7:30 pm
CONCERT GALA avec les 40 chanteurs du programme 2013 de l'ICAV

4 CLASSES DE MAÎTRE SALLE SERGE-GARANT, Université de Montréal

5 août, 7:30 pm
JOAN DORNEMANN, Répétitrice au Metropolitan Opera, New York

8 août, 7:30 pm
JOSHUA MAJOR, Metteur en scène

7 août, 7:30 pm
CLAUDE WEBSTER, Répétiteur à l'Atelier Lyrique de l'Opéra de Montréal

9 août, 7:30 pm
MICHEL SÉNÉCHAL, Ténor

2 CONCERTS DE CHANT SALLE SERGE-GARANT, Université de Montréal

3 août, 7:30 pm LE SOIR
LA VOIX EST JUSTE!

10 août, 7:30 pm
LIEDER ET MÉLODIES FRANÇAISES

www.festivaloperamontreal.ca
Tarif UdeM: 10 \$ Laissez-passer intégral: 100 \$
Tarifs Salle Bourgie: 15 à 25 \$ Billetterie: www.admission.com
1-855-790-1245

11-23 AOÛT

MISQA 2013

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

11-08 MIAMI ÉTATS-UNIS CONCERT D'OUVERTURE

14-08 NAVARRA GB/IRLANDE/PAYS-BAS / CALIDORE ÉTATS-UNIS/CANADA

15-08 SCHUMANN ALLEMAGNE / VAN KUIJK FRANCE

21-08 CALIDORE ÉTATS-UNIS/CANADA / NAVARRA GB/IRLANDE/PAYS-BAS

22-08 VAN KUIJK FRANCE / SCHUMANN ALLEMAGNE

23-08 VOGLER ALLEMAGNE CONCERT DE CLÔTURE

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES
MISQA.COM • 514.550.8057



CULTURE › MUSIQUE

Cheminant vers sa ville

La tribu McGarrigle ramène Kate à la maison pour mieux la laisser partir

Trois ans de deuil et de spectacles pour célébrer Kate et ses chansons, à Londres, à New York, à Toronto. Pour ses enfants Martha et Rufus Wainwright, pour ses sœurs Jane et Anna, pour toute la tribu McGarrigle, le temps est venu de « la laisser aller là où elle veut aller », comme dit Martha. « But in the grandest fashion », dit Rufus. Voici donc un disque double, un film, une place à son nom et deux spectacles à l'Outremont pour le dernier au revoir à « la châtelaine de Saint-Sauveur ».

SYLVAIN CORMIER

La prochaine destination? Le désert, propose sa fille Martha Wainwright. « Kate aurait voulu être une exploratrice, elle partirait peut-être à dos de chameau... » Rire franc au bout du fil, résonnant quelque part dans la grande maison d'Outremont, la maison de sa mère qu'elle habite désormais avec ses fils Arcangelo — là où j'interviewai les sœurs McGarrigle il y a longtemps déjà.

Exploratrice, Kate McGarrigle l'aura été. Aventurière du quotidien, chroniqueuse de la vie en famille, chercheuse de trésors dans le cœur de ses enfants, spéléologue des relations humaines. Et « proud member of the Olympus of Songwriting », comme l'écrivait Rufus Wainwright et son époux Jorn Weisbrodt dans la note liminaire du film de Lian Lunson documentant le spectacle-hommage de mai 2011 au Town Hall Theater de New York, *Sing Me the Songs that Say I Love You: A Concert for Kate McGarrigle*. « Ma mère était une femme très ambitieuse, une artiste affamée », rappelle le fils bien-aimé à son bout de fil, quelque part en Suisse. « Ma tante Anna un peu moins, mais Kate avait de l'ambition pour deux. Quand elles étaient à New York avec leur contrat chez Warner, tout était possible, un véritable succès mainstream était à leur portée. S'il n'y avait pas eu le divorce de ma mère [peu après la naissance de Martha, elle quitte l'auteur-compositeur-interprète Loudon-



LIAN LUNSON

Rufus et Martha Wainwright se partageront le micro pour célébrer une dernière fois sur scène leur défunte mère.

Wainwright III], si elle n'avait pas été cette bonne personne qui a décidé de revenir au Québec et d'élever ses enfants dans l'harmonie familiale, un destin différent s'offrait.»

Rufus s'enflamme. « Mais quelles chansons avons-nous eues grâce à ce choix! Elle n'a

« L'expérience québécoise et francophone de Kate et Anna devait aussi être célébrée.

Fallait revenir à Montréal. »

pas écrit sur les excès en tournée, elle a abordé des sujets inédits dans le monde pop! Qui d'autre a eu cette liberté d'écrire I Eat Dinner une journée, et puis une chanson à propos de divinités grecques la suivante? » Martha: « Refuser les sacrifices humains qu'une carrière internationale supposait, se consacrer à leurs responsabilités de femmes seules, ça a fourni à Kate et Anna beaucoup de bons sujets de chansons, qui ne sont pas toutes aussi connues qu'elles pourraient l'être. Je pense à Tell My Sister, que je chante [et que Peggy Seeger reprend sur le double album *Sing Me the Songs...*, condensé des concerts-hommage de Londres, New York et Toronto]. Elle a écrit cette chanson après une fausse couche, une expérience évidemment très in-

tense, très douloureuse, dont elle arrive à parler sans tout exposer. J'admire beaucoup cette capacité qu'elle avait: moi, c'est l'opposé, je suis totalement explicite. »

Les chansons. Avec Rufus autant qu'avec Martha, on parle des chansons d'abord. Celles de Kate, celles d'Anna aussi. Ces dernières années, depuis ce 18 janvier 2010 où le cancer emporta finalement Catherine Frances McGarrigle, au-delà du deuil particulièrement difficile dans cette famille fusionnelle, la mission aura été de faire connaître et rayonner les chansons. Pour que d'autres se les approprient, les fassent vivre de la même façon que les Linda Ronstadt, Maria Muldaur et Emmylou Harris ont inscrit *Heart Like a Wheel*, *(Talk to Me of) Mendocino*, *The Work Song* et autres *Going Back to Harlan* au panthéon de l'écriture chansonnière.

« Leur répertoire, c'est comme ouvrir un coffre trouvé au fond de l'océan, lance Rufus, exalté: on sort des choses, et elles brillent! » Parmi les titres du double album, il y a exprimés des chansons inédites, *I Am a Diamond* écrite pour un musical demeuré dans le sous-sol, la splendide *Saratoga Summer Song* qui n'existait qu'à l'état de démo. « C'est très riche,



SOURCE FAMILLE DE KATE MCGARRIGLE

Kate et Anna McGarrigle ont pu puiser dans leur vie beaucoup de sujets de chansons.

constate Martha. Ma mère, qui était obsédée par l'histoire des Franco-Américains, a écrit toute une pièce à propos de Jack Kerouac, mais pas le Kerouac d'On the Road, le Jack qui parlait français à la maison, dans sa relation avec sa mère, avec son frère Gérard qui était mort jeune. J'aimerais bien présenter ça, mais c'est compliqué avec les ayants droit du Kerouac Estate... »

L'expérience québécoise

La célébration montréalaise s'étalera sur deux jours, les 7 et 8 août prochains (voir l'encadré). Inauguration mercredi de la place Kate-McGarrigle, projection du film à l'Outremont, puis deux fois le concert-hommage, à l'Outremont aussi, jeudi. « My mom was my goddess! », s'exclame Rufus. « En tant que fils gai totalement lié à sa mère, je ne pouvais pas faire moins! Et puis, nous ne pouvions pas finir notre tournée commémorative à Toronto, ça n'avait pas de sens. L'expérience québécoise et francophone de Kate et Anna devait aussi être célébrée. Fallait revenir à Montréal. »

Comme dans la chanson de Charlebois, tiens, *Je reviendrai à Montréal*, que Martha et Rufus réinventèrent au Festival de jazz de 2012. Charlebois, entre autres invités d'ici, sera à l'Outremont. Martha: « Ça va

être un peu moins Rufus et moi, un peu plus Anna. On veut chanter des chansons d'Anna de son vivant! À Montréal, ce sera aussi une célébration des liens québécois de Kate et Anna, les invités vont aussi chanter une de leurs propres chansons. »

« Ça n'empêchera pas frère et sœur de se disputer le micro. C'est notre tendance, on est très showy », concède Martha en riant. Anecdotes locales à prévoir. Peut-être la fois où, au Spectrum, Rufus et Martha furent bombardés vendeurs d'affiches. Fiston raconte: « Kate et Anna avaient eu cette idée stupide: installons nos enfants de huit et dix ans à la table des produits dérivés. Nous acceptions toutes les offres! Vous en voulez deux pour le même prix? Sûr! Ça explique l'état financier de l'empire McGarrigle... » Empire? Le chalet de Saint-Sauveur est certainement leur château, et Kate en était l'incontestable châtelaine. Qui lui succédera? « Ça pourrait être Rufus, mais il n'est jamais là! », dit Martha. Rufus a voté: « Moi, je mettrais mon argent sur Martha... »

Le Devoir

D Voir Une incursion dans l'album de famille des McGarrigle. **Écouter** Tell My Sister par Martha. ledevoir.com/culture/musique

Célébrer Kate

Le double album. *Sing Me the Songs: Celebrating the Works of Kate McGarrigle* (Nonesuch/Warner)

compose en deux disques un concert à partir des commémorations



à Londres (2010), à New York et à Toronto. Toute la tribu y est, famille élargie qui comprend Emmylou Harris, Norah Jones, Linda et Richard Thompson, etc. D'exceptionnel niveau, on en ressort frappé par la richesse du répertoire et par l'incroyable duo de Rufus avec Antony (sans ses Johnsons): *I Cried for Us*.

L'inauguration. La Ville d'Outremont fermera la rue Laurier à la hauteur de Querbes, mercredi 7 août un peu avant 13h30, le temps de baptiser le coin de parc qui sera dorénavant la place Kate-McGarrigle. Une chaise, création de Robert Wilson nommée *Kate/Nora*, marquera l'emplacement.



Le film. Mercredi également, projection du film *Sing Me the Songs that Say I Love You: A Concert for Kate McGarrigle*, tourné lors de l'hommage new-yorkais. Au théâtre Outremont à 19 h. Répétitions, témoignages, extraits du spectacle, montage sans chichi, gros plans sur les larmes de Rufus. Les chansons racontent la vie de Kate: bonne idée. On aurait vécu sans les séquences fantomatiques, notamment dans le cimetière.

Les concerts. *Cheminant vers sa ville — Concert pour/for Kate McGarrigle* sera présenté deux fois, le jeudi 8 août à 18 h et à 21 h30. En plus de Rufus, Martha, Anna et le clan au grand complet, les spectacles (au bénéfice de la fondation Kate-McGarrigle) feront place à des invités québécois et francophones: Robert Charlebois, Michel Rivard, Marie-Michèle Desrosiers, Pierre Lapointe, Fanny Bloom et les frères Painchaud. Gros party de cuisine commémoratif en perspective.

Hydro Québec

présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL
DU DOMAINE FORGET
LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES
du 15 juin au 25 août 2013



Branford Marsalis

SÉRIE VIRTUOSES SANS FRONTIÈRES
MERCREDI 7 AOÛT 20 H
Tamestit, Wallfisch, Loïsel, Lofgren et plusieurs autres!

SÉRIE LES SOIRÉES JAZZ
VENDREDI 9 AOÛT 20 H
Une soirée avec le saxophoniste Branford Marsalis et ses musiciens
COGECO

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été! Du 9 juin au 1^{er} septembre

SÉRIE LE DOMAINE DANSE
JEUDI 8 AOÛT 20 H
La Otra Orilla
El 12 (flamenco contemporain)

SÉRIE LES GRANDS RENDEZ-VOUS
SAMEDI 10 AOÛT 20 H
Marie-Nicole Lemieux, contralto
Benedetto Lupo, piano
Quatuor Arthur-Leblanc

Hydro Québec

ESPACE MUSIQUE
88.9° 91.5° 95.3°

Programmation complète
domaineforget.com | 1.888.DFORGET

Suivez-nous sur [f](https://www.facebook.com/domaineforget) [YouTube](https://www.youtube.com/channel/UC...)

Québec

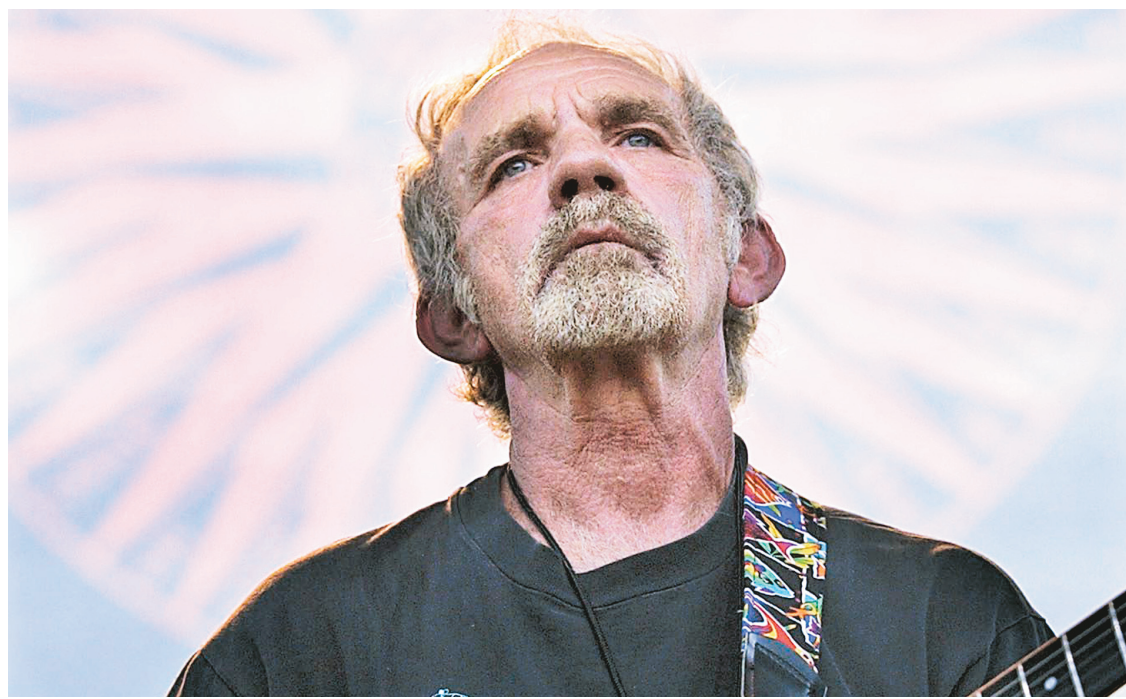


Patrimoine canadien

Canadian Heritage



CULTURE › MUSIQUE



TONY GUTIERREZ ASSOCIATED PRESS

Avec J. J. Cale s'éteint la catégorie musicale des paresseux célestes.

J. J. Cale, le génie de nulle part

SERGE TRUFFAUT

La mort de John Weldon Cale, dit J. J. Cale, à l'âge de 74 ans, c'est le début de la fin de la qualité musicale d'une époque. Car elle est synonyme, la mort s'entend, de la mise entre parenthèses de la catégorie musicale rassemblant les poids légers, les maîtres de la nonchalance instrumentale. Autrement dit, les paresseux célestes.

La mort de J. J. Cale, c'est également, voire surtout, la mise en berne d'une mise en relief unique et grandiose. Celle que le troubadour, né à Oklahoma City, a accomplie en jonglant avec les sonorités que l'on accouple avec la paysannerie. Pour cela, J. J. Cale commande et surtout mérite une mise en contexte la plus exhaustive possible, afin qu'il revienne au César de la guitare enchantée ce qui revient à César.

Les premiers échos qui nous sont parvenus de lui datent de 1970, lorsque main lente, dit Eric Clapton, décida de s'emanciper en étant seul maître à bord et non plus membre d'un groupe. Pour ce faire, il reprit à son compte, et avec beaucoup d'aplomb, la composition de J. J. Cale intitulée *After Midnight*.

Après le succès public inattendu de ce morceau, les amis musiciens et producteurs de Cale convinquirent ce dernier d'enregistrer un album au complet. Et c'est là que la mise

en contexte évoquée plus haut doit prendre toute son importance.

Lorsque le fruit du travail en studio, soit l'album intitulé *Naturally*, fut publié au début des années 70, les Beatles se disputaient les morceaux de la tarte, la financière évidemment, alors que de la maison concurrente, soit les Rolling Stones, nous parvenait la confirmation que Keith Richards était devenu premier vice-président exécutif du conglomérat pharmaco-chimique du monde mondial et Charlie Watts, Monsieur Dry Martini en personne.

Le père de l'americana

Restons au Royaume-Uni pour mieux souligner combien le pompier et la prétention, la crédulité et parfois la bêtise, tenaient le haut du pavé. Bon. Pete Townshend, le guitariste moulin hollandais des Who, vantait les mérites de Meher Baba, le va-nu-pieds de la spiritualité hindoue. Gentle Giant, King Crimson, Pink Floyd, Procol Harum, Van Der Graf Generator, East of Eden, Caravan, Yes, Genesis et d'autres traversaient l'Atlantique pour décliner au cégep Saint-Laurent, au CEPsum de l'Université de Montréal ou encore au New Penelope les saillies d'un rock dont le qualificatif « progressif » témoigne de combien l'époque se conjuguait alors avec pompeux ou avec candeur. Sinon...

Sinon, après le massacre de My Lai commis au Vietnam par des soldats américains, l'implosion de la convention démocrate en 1968, les coups de main des Black Panthers, les assassinats de Martin Luther King, de Malcolm X et de Robert Kennedy, la perpétuation de la ségrégation malgré les lois de Lyndon B. Johnson et l'apparition du LSD dans la sphère publique, la musique avait... comment dire? Elle avait emprunté quelque peu à la science-fiction. A preuve...

A preuve les noms des groupes phares de l'époque: Grateful Dead, Iron Butterfly, Jefferson Airplane, Quicksilver Messenger Service, Captain Beefheart, The Mothers of Invention et autres artéfacts du psychédélic. Du gnangnan musical.

Lorsque J. J. Cale est arrivé avec le bien nommé *Naturally*, lorsqu'il nous fit écouter ces ritournelles, une réalité dans le sens le plus empirique du terme s'est imposée: cet homme était le génie de nulle part et du contraste. Il l'était et le reste, car sa musique n'est ni blues, ni rock, ni country, ni folklorique: elle est toutes ces musiques simultanément. Bref, on vient d'enterrer le père de l'americana.

Le Devoir

Écouter La pièce *They Call Me The Breeze*.
ledevoir.com/musique

CINÉMA

On connaît bien leur chanson

AU BOUT DU CONTE

Réalisation: Agnès Jaoui. Scénario: Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Avec Jean-Pierre Bacri, Agathe Bonitzer, Arthur Dupont, Agnès Jaoui, Benjamin Biolay. Image: Lubomir Bakchev. Montage: Fabrice Rouaud. France, 2013, 112 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ce qui frappe du tandem Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, c'est la somme des qualités qui s'entrechoquent. D'abord au théâtre (*Cuisine et dépendances*), ensuite au cinéma pour Alain Resnais (*Smoking/No Smoking, On connaît la chanson*) et finalement pour eux-mêmes (*Le goût des autres, Parlez-moi de la pluie*), on retient l'intelligence, de la culture, de l'ambition à tisser des intrigues complexes et un regard acidulé sur leurs contemporains.

Tout cela se retrouve en abondance dans *Au bout du conte*, une réalisation de Jaoui une fois de plus scénarisée à quatre mains avec Bacri, s'offrant ainsi de beaux rôles à leur image, elle un brin opaque et décalée, lui grognon à souhait. L'heure est de nouveau au film choral, à une galerie de personnages bavards aux liens parfois solides, parfois ténus, certains rêvant du grand amour tandis que d'autres s'accrochent au célibat à des degrés divers. Cette agitation typiquement française s'articule comme autant de contes de fées, de princesses et de méchants loups, chaque figure du film devenant le pâle reflet de ces archétypes chargés de nous faire apprivoiser la mort, ou de nourrir nos fantasmes amoureux.

La jeune et idéaliste Laura (Agathe Bonitzer) semble elle-même sortie d'une histoire de Charles Perrault tant elle apparaît fleur bleue, éprise de



K-FILMS AMÉRIQUE

Dans ce film qu'ils coscénarisent, Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui se sont offert de beaux rôles à leur image.

Sandro (Arthur Dupont, crédible même dans ses bégalements), un jeune étudiant en musique, et cherchant refuge et conseils auprès de sa tante comédienne à la carrière vacillante (Agnès Jaoui). La famille de Sandro constitue également un amusant microcosme, dominé par un père distant et insensible (Jean-Pierre Bacri dans un air archiconnu), incapable de communiquer avec son fils, et encore moins d'endurer les deux jeunes enfants de sa nouvelle copine. L'équilibre de tout ce beau monde apparaît déjà précaire et la présence d'un esprit retors, en l'occurrence un critique musical du nom pas très subtil de Maxime Wolf (Benjamin Biolay), fissure les certitudes amoureuses de Laura.

Quelques fantaisies viennent rompre l'aspect réaliste de cette histoire à plusieurs voix, touches apportées par le directeur photo Lubomir Bakchev, qui capte toute la lumière possible d'un climat hivernal triste et gris. Plusieurs scènes débutent par des

images dignes de tableaux impressionnistes, comme un rappel ludique que le discours de Jaoui-Bacri est tout à la fois une fable, un état des lieux et une tranche de vie parisienne qu'aurait pu concocter Sautet, Resnais, voire Rohmer (les personnages aiment s'emmêler dans des explications aussi étoffées que vaseuses).

Il y a bel et bien une manière Jaoui-Bacri, mais on pourrait tout autant dire une mécanique, tant leur approche narrative, très structurée, laisse peu de place à la spontanéité, ne procurant plus l'élan d'enthousiasme qu'avait suscité *Le goût des autres*. *Au bout du conte* se situe plutôt dans le prolongement de *Comme une image* et *Parlez-moi de la pluie*, de jolis tableaux humains soutenus par des thèmes et des thèmes qui s'affichent avec doigté et intelligence. Quant au supplément d'âme, il semble égaré dans la forêt de tous ces mal-aimés.

Collaborateur
Le Devoir

La vraie nature du son

BERBERIAN SOUND STUDIO

Scénario et réalisation: Peter Strickland. Avec Toby Jones, Antonio Mancino, Fatma Mohamed. Photo: Nicholas D. Knowland. Montage: Chris Dickens. Musique: Broadcast. Grande-Bretagne, 2012, 94 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Au cinéma, il y a ce que l'on voit et ce que l'on entend. De ce mariage naît le sens de l'œuvre, même si dans les faits on accorde beaucoup plus d'attention au visuel qu'au sonore. Un ingénieur du son timoré, le protagoniste de *Berberian Sound Studio* est l'incarnation même de cette iniquité artistique.

Gilderoy se spécialise dans la postsynchronisation de documentaires d'inspiration pastorale. Lui-même habite une petite ville idyllique du sud-est de l'Angleterre. Croyant se rendre à Rome pour travailler sur un film consacré aux chevaux, ce mi-quarantenaire propre se retrouve plutôt confronté à un vil film d'épouvante intitulé *Le tourbillon équestre*. La tâche de Gilderoy? Créer des bruits de membres que l'on coupe et de chair que l'on grille; enregistrer le bon cri de terreur, le bon hur-

lement de douleur.

Dans ce drame psychologique matiné de suspense et d'humour noir (notamment), l'horreur du film dans le film n'est jamais dévoilée. Gilderoy éventre un melon d'eau et fait frire du gras, puis « colle » ces sons par-dessus les scènes dont on ne peut soupçonner la teneur qu'à travers son regard effaré.

Confiné à l'univers clos et artificiel d'un vaste studio délabré et accablé par un producteur menaçant et un réalisateur méprisant, Gilderoy souffre d'un mal du pays exacerbé par les lettres de sa mère, rappels manuscrits d'une existence douillette dont il se languit. Pris au jeu, pris au piège, ce voyageur malgré lui s'engage graduellement sur la voie de l'aliénation ouverte autrefois par Kafka et Polanski.

Filiations filmiques

Comme Harry Caul et Jack Terry, ses confrères du métier dans les films *Conversations secrètes* (Francis Ford Coppola, 1974) et *Blow Out* (Brian De Palma, 1981), Gilderoy est condamné d'office car, comme les deux premiers, le troisième finit par traverser le miroir à force d'obsession pour son travail. C'est un peu comme si leur spécialisation,



DISTRIBUTION FILMWELIKE

Gilderoy, confiné à l'univers clos de son studio, souffre du mal du pays.

le son, les confinait dans une perception partielle des choses et des gens. Une fois confrontés à une vision du monde qui ne correspond pas à l'image qu'ils s'en sont forgée, leurs univers respectifs basculent.

Autopsie d'une psychose audiovisuelle, le film de Peter Strickland est un hommage au giallo, ces thrillers d'horreur baroques italiens des années 1970 dont Mario Bava et Dario Argento furent les plus illustres porte-étendards. Fascinant dans ses différentes parties, inclassable dans son ensemble, *Berberian Sound Studio* est toutefois d'abord et avant tout une vibrante lettre d'amour aux artisans du septième art, ces conjurateurs de l'ombre qui contribuent à ce qu'opère la magie du cinéma.

Pour cette raison, peut-être *Berberian Sound Studio* passionnera-t-il surtout les cinéphiles pointus. Les spectateurs épris de l'un ou de l'autre des auteurs mentionnés devraient assurément donner sa chance au film, l'un des plus prisés par la presse britannique l'an dernier.

Gilderoy a-t-il été changé, métamorphosé pour demeurer dans les motifs kafkaïens, par ce qu'il a vu? À l'inverse, ce qu'il a vu n'a-t-il fait que révéler la perversion latente de sa nature profonde? Peter Strickland s'abstient de répondre à cette question lancinante. L'empreinte que laisse son film dans l'inconscient n'en est que plus profonde.

Le Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE Lanaudière

Le plus grand festival de musique classique au Canada
13 juillet au 11 août 2013

GALA VERDI
Samedi 3 août / 19 h
ORCHESTRE DU FESTIVAL
Jean-Marie ZEITOUNI, direction
CHOEUR ST-LAURENT
Philippe BOURQUE, chef de chœur
CONCERT Desjardins
Pour le programme complet: lanaudiere.org 1 800-561-4343

Marjorie OWENS, soprano
Jamie BARTON, mezzo-soprano
Russell THOMAS, ténor
Quinn KELSEY, baryton
Programme: VERDI

Desjardins SAO CHARTWELL YAMAHA Québec Canada Joliette

+ANAGRAMME D'UNE CHAISE+

VENTE AUX ENCHÈRES ENTIÈREMENT AU BÉNÉFICE DES ARTISTES
JEUDI 22 AOÛT À 18 HEURES

ANIMATION: Gilles Daigneault, directeur de la Fondation Guido Molinari à Montréal

MAISON DE LA CULTURE
DU PLATEAU-MONT-ROYAL
465, avenue du Mont-Royal Est
514 872-2266
accesculture.com

HORAIRE
Mardi, mercredi, jeudi:
13 h à 19 h
Vendredi, samedi, dimanche:
13 h à 17 h
Lundi: fermé

ARTISTES PARTICIPANTS

Kiran Ambwani + Raymonde April + Martine Audet + Claude Arseneault + Michèle Assal + Christian Barré + Khosro Berahmandi + Pierre Blache + Hejer Charf + Caroline Cloutier + Lucienne Cornet + Yvon et Monic Cozic + Noé Cropsal + Michel Depatie + Denise Desautels + Marie-Suzanne Désilets + Christiane Desjardins + Patrick Dionne + Stéphane Dionne + Lalie Douglas + Gilbert Duclos + Suzanne Dubuc + Serge Fiset + Jacques Fournier + Marc Garneau + Miki Gingras + Kakim Goh + Michel Goulet + André Greusard + Horta van Hoyer + Emmanuelle Jacques + Harlan Johnson + Eric Ladouceur + Laurent Lamarche + Eric Lamontagne + Françoise Lavoie + Jean-François Leblanc + Louise Mercure + Allison Moore + Serge Murphy + Julie de Oliveira + Violène Ponce + Bertrand R. Pitt + Ianick Raymond + Étienne Rochon dit Arthur Desmarceaux + Geneviève Turcotte + Eric Sauvé + Rafaël Sottolichio + Michel Tétrault + Sarla Voyer + Louise Viger + Loren Williams

Commissaire: Louise Viger

Le Plateau-Mont-Royal
MontréalENTRÉE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL
Montréal Québec

EXPOSITION DU 20 JUIN AU 25 AOÛT 2013

CULTURE **CINÉMA**

De l'importance de ne pas perdre le nord, façon Marc-André Lavoie

ANDRÉ LAVOIE

Allez à la rencontre du réalisateur Marc-André Lavoie (aucun lien de parenté avec votre humble serviteur, si ce n'est un ancêtre commun du temps de la Nouvelle-France), c'est discuter autant de cinéma que de psychologie, de destinées que de santé. Dans son discours parfois décousu, toujours enjoué, le réalisateur de *Bluff* (cosigné avec Simon-Olivier Fecteau) et de *Y'en aura pas de facile* ne cache pas sa fierté de livrer, envers et contre tous, un troisième long métrage de fiction, *Hot Dog*, en salle dès vendredi prochain un peu partout au Québec.

Ses films sont souvent des gageures, ou plutôt des pieds de nez aux standards financiers voulant qu'un film ne puisse voir le jour sans un minimum garanti et tous les filets de sécurité que procurent les subventions. Une fois encore, Marc-André Lavoie s'est fait un point d'honneur de se lancer tête première dans l'aventure sans l'aval des institutions, même si en fin de parcours elles ont contribué à la mise en boîte de *Hot Dog*.

Cette comédie mettant en vedette Paul Doucet, Rémy Girard, Pierre-François Legendre et de nouveaux venus au grand écran, soit l'humoriste Daniel Lemire et l'animateur Éric Salvail, fut bouclée au coût de 1,9 million de dollars, un sommet pour cet habitué de la simplicité volontaire et de la débrouillardise. « *Ce qui est important dans la vie, c'est de monter, pas descendre* », me dit sur un ton amusé le réalisateur, qui affiche une confiance absolue en son nouveau-né.

Ses personnages, par contre, touchent le fond dans cette aventure ponctuée de mensonges, de confusions et de trahisons, l'associé d'une compagnie concoctant des saucisses décidant de déposer une de ses dents dans la marchandise pour emmerder ses collègues, l'équivalent du battement d'ailes d'un papillon capable de provoquer une tempête. Tout part d'un fait divers bien réel, mais le reste provient de l'imagination débridée de Marc-André Lavoie, précisant que « *Hot Dog, c'est crédible jusqu'à la fin... même si c'est arrangé avec le gars des vues!* »

« *Tous mes personnages vivent un véritable drame; c'est nous qui rions, pas eux*, souligne le cinéaste. *Je les veux attachants, jamais méchants, ou très peu. Au final, j'aime tourner les choses en dérision, au cinéma comme dans la vie.* »

Cette philosophie débonnaire puise sans doute une partie de ses racines dans un épisode moins rigolo de la vie de Marc-André Lavoie, lui qui a survécu à un cancer des ganglions alors qu'il avait 21 ans, une guérison totale et définitive qui mystifie encore ses médecins. « *C'est pour cette raison qu'il faut faire des choses qui nous ressemblent... et vivre avec les conséquences. Parce que j'ai l'impression de vivre, tout simplement, et pas seulement en tant que cinéaste.* »



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le réalisateur Marc-André Lavoie livre avec fierté son troisième long métrage, *Hot Dog*.

« [Mes personnages] je les veux attachants, jamais méchants, ou très peu. Au final, j'aime tourner les choses en dérision, au cinéma comme dans la vie. »

Or le cinéaste doit vivre aussi avec son époque et les contraintes d'un milieu qui soutient (ou pas) ses films. Est-il imperméable à la « crise » du cinéma québécois, et surtout à

ses recettes aux guichets faméliques? « *Avec Hot Dog, je ne viens pas sauver le box-office, dit-il avec fermeté. Mes films existent souvent sans financement public, ou alors très peu,*

comme celui-ci, et en post-production seulement. Même si c'est le plus gros budget de mes trois films, ça reste modeste, et je ne voulais pas faire exploser la baraque. De toute façon, tourner un film, peu importe les moyens, c'est toujours une affaire de choix. Un réalisateur doit suivre un scénario, être ouvert aux propositions, mais ne jamais perdre le nord. »

Collaborateur Le Devoir

La cage aux masos

LA CAGE DORÉE
Réalisation: Ruben Alves.
Scénario: R. Alves, Jean-André Yerles, Hugo Gélén. Avec Rita Blanco, Joaquim de Almeida, Roland Giraud, Chantal Lauby, Barbara Cabrita. Photo: André Szankowski, Nicole Croisille. Montage: Nassim Gordji Tehrani. Musique: Rodrigo Leão. France, 2012, 92 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans les beaux quartiers de Paris, Maria et José Ribeiro côtoient l'opulence mais vivent modestement. Portugais d'origine, les conjoints travaillent depuis 32 ans pour des nantis « Vieille France », qu'ils aident et assistent avec dévotion. Elle est concierge du chic immeuble qu'ils habitent, il est maçon (lire: ingénieur) pour un entrepreneur prospère. Famille, amis et acointances ont toujours tenu Maria et José pour acquis. Puis voilà que ce dernier hérite d'une propriété, d'un vignoble et d'une jolie somme.

Bye-bye les ingrats, bonjour la belle vie. Que l'on se dit. C'est mal connaître Maria et José, dont l'altruisme et la sollicitude confinent au masochisme (ou à la bêtise, c'est selon). Ainsi, pendant que les nouveaux riches s'évertuent à négocier en douce la transition afin que personne ne se retrouve dans l'embarras après leur départ, tout un chacun s'active en coulisses pour s'assurer que Maria et José ne partent pas.

Le film s'appelle *La cage dorée*. Un filtre sépia a été appliqué sur l'ensemble de l'image et les deux protagonistes sont souvent filmés à travers les barreaux qui or-



AZ FILMS

L'altruisme et la solitude de José et Maria les confinent au masochisme.

nent les fenêtres de leur loge. C'est subtil comme ça.

Tantôt farce pimpante, tantôt mélodrame à trois sous, le film change de ton sans maîtriser l'art de la rupture. Peut-être le déséquilibre engendré par cette inconstance dramatique est-il la cause de l'absence totale d'homogénéité dans l'interprétation. Rita Blanco campe par exemple l'épouse et mère courage avec interiorité et retenue. À l'inverse, Chantal Lauby caricature allègrement son personnage de bourgeoise un peu sottie. Entre ces deux pôles, la distribution change de registre à loisir.

Il en résulte une œuvre chancelante dont les charmes fragiles sont éclipsés par un manque criant de cohésion.

Le Devoir

★★★★★
«Un miracle vient de se produire, la naissance du premier film d'Arabie saoudite réalisé par une femme qui est aussi un chef-d'œuvre. Impérativement à voir!»
L'Humanité

Wadjda
un film de Haifaa Al Mansour

★★★★★
«Une petite merveille d'intelligence.»
Figaro

59
Prix du Meilleur Film Art et Essai
Festival de Venise 2012

www.wadjda-lefilm.com

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EXCENTRIS 514 847-2206 | CINÉMA BEAUBIEN (2396, Beaubien E. 514-721-6060)
V.O. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉPLEX ODEON | CINÉPLEX GUZZO | FORUM CINEMAS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

PAR LE DISTRIBUTEUR QUI VOUS A PRÉSENTÉ «PAULETTE»

«UNE COMÉDIE TENDRE, LUMINEUSE ET HUMAINE.»
Luc Boulanger, La Presse

ZAZI FILMS ET PATHE PRÉSENTENT

PRIX DU PUBLIC & PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
Festival de l'Alpe d'Huez 2013

la Cage Dorée
une comédie «à la portugaise» de RUBEN ALVES

RITA BLANCO | JOAQUIM DE ALMEIDA | ROLAND GIRAUD | CHANTAL LAUBY | BARBARA CABRITA | LANNICK GAUTRY | NICOLE CROISILLE

DÉJÀ PLUS D'UN MILLION D'ENTRÉES EN FRANCE!

LE PARISIEN 20 MINUTES LA CROIX L'EXPRESS
MÉTRO STUDIO CINÉ LIVE TÉLÉRAMA TÉLÉ 7 JOURS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA PINE STE-ADELE | CINÉMA 9 GATINEAU | MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CINÉ-STARZ LANGELIER 6
CINÉMA LE TAPIS ROUGE | CINÉMA LE CLAP | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 | CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE | CINÉMA Beaubien (2396, Beaubien E. 721-6060) | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT STARCITÉ MONTREAL

www.azfilms.ca

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE:

- AU BOUT DU CONTE AGNÈS JAOUÏ
- MAIN DANS LA MAIN VALÉRIE DONZELLI
- LES AMANTS PASSAGERS PEDRO ALMODOVAR
- HANNAH ARENDT MARGARETHE VON TROTTA

WADJDA
HAIFAA AL MANSOUR - 97 MIN, V.O. ARABE AVEC S.-T.F.

UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPI À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
CINEMAEXCENTRIS.COM

CULTURE DE VISU

Un pied dans l'architecture, l'autre dans les utopies

Les installations de Virginie Laganière et de Yam Lau invitent à la contemplation solennelle

A WORLD IS A MODEL FOR THE WORLD

Yam Lau
LE VAISSEAU
Virginie Laganière
À la Fonderie Darling
jusqu'au 25 août.

JÉRÔME DELGADO

Un pied dans l'architecture, un autre dans les utopies et les mirages, les expositions estivales de la Fonderie Darling proposent un voyage aux confins des grandeurs (esthétiques, politiques, sociales). Enrobées de musique ou d'ambiances sonores versées dans la discrétion, les installations de Yam Lau et de Virginie Laganière poussent dans un état de contemplation proche du recueillement solennel.

La petite salle du centre d'arts visuels de la rue Ottawa est imbibée de paradoxes. C'est là que prend place *Le vaisseau*, l'exposition de Virginie Laganière. Les images, deux séries de photographies, le mobilier et les structures ornementales ont une saveur passéiste, avec leur regard tourné vers l'architecture soviétique et la conquête de l'espace. Or la trame sonore qui plane dans la salle tire vers l'électronique post-moderniste.

Un brin photographique, un brin designer d'espaces, et en particulier de modules clos, Virginie Laganière s'intéresse à l'architecture autant pour ses lignes et son potentiel esthétique que pour ses fonctions et la symbolique qui s'y rattache. Le projet du *Vaisseau* qu'elle a tiré de séjours en ex-URSS lui permet



GUY L'HEUREUX

L'exposition *Le vaisseau*, de Virginie Laganière, allie un visuel à saveur passéiste à une ambiance post-moderniste.

d'exploiter les deux approches. De manière parallèle, les images et les modules peuvent se faire écho sans s'entremêler.

L'artiste a porté son attention sur des bâtiments monumentaux, voire extraordinaires, ceux qui ont fait résonner la grandeur soviétique.

Une grandeur en béton, dont la solidité n'a pas empêché le caractère éphémère de leur puissance. L'Institut central de

recherches scientifiques et de constructions en robotique et cybernétique de Saint-Petersbourg et le complexe sportif Linnahall de Tallinn, en Estonie, y figurent comme des lieux emblématiques de cette grandiloquence en déchéance.

Laganière exploite l'ambiguïté de ces lieux. Vue de près, cette architecture à la géométrie pure et élancée se situe entre l'abri et la menace,

tel un bunker. Et lorsqu'il est magnifié en plan général, un édifice prend les airs de la fantaisie digne du château de conte de fées.

Artiste du social, animée du rêve d'un monde meilleur, notamment à travers sa pratique en duo avec Jean-Maxime Dufresne, Virginie Laganière crée des environnements à la fois douille et inconfortables. Une aire de repos, et d'écoute

— l'artiste œuvre aussi du côté audio —, est souvent intégrée à ses projets. *Le vaisseau* a le sien, caché derrière une plateforme inclinée.

Comme dans certains de ses travaux précédents, tels que la voiture trafiquée de *Phantom Rides* — œuvre de 2010 réalisée avec Dufresne pour la place publique de la Fonderie Darling — ou *Post-Natural*, une installation im-

mersive créée pour le Centre Clark en 2011, Laganière propose des expériences qui vont au-delà du regard. L'effet voulu de l'isolement est certes réussi, mais il s'avère moins incisif que par le passé.

Lau en superposition

Yam Lau, artiste natif de Hong-Kong basé à Toronto, enseigne la peinture. L'exposition *A World Is a Model for the World*, qui le fait occuper la grande salle de la Fonderie Darling, n'est certes pas née sous les coups de pinceau. Elle a néanmoins quelque chose de pictural, du fait qu'elle se présente comme une série de tableaux.

En deux seules installations vidéo — deux modules de projection aux parois ouvertes —, Yam Lau plonge le spectateur dans des univers aux multiples scènes, qui se succèdent par superposition. Les œuvres misent sur la transparence et la simultanéité. Les jeux d'échelle, de profondeur et de lisibilité, comme une peinture qui naviguerait entre représentation et formalisme, créent des compositions complexes, mais étonnamment équilibrées. L'ajout d'une trame sonore, ténue, permet néanmoins de suivre le fil narratif.

Préoccupations sociales

Comme Laganière, Lau a des préoccupations sociales. Ses deux vidéos parlent d'humanité et de la place de l'humain dans ces réalités où l'on nous bombarde d'images et de sons. C'est notamment le cas de *Between Past and Present: Lived Moments in Beijing* (2012), qui nous plonge dans l'effervescence d'une rue, mais vue de loin, dans le confort d'un local vitré. Portée par l'ellipse, *Room: An Extension* (2008) est peut-être moins ambiguë, axée sur la narration qu'elle fait du quotidien d'un individu — l'artiste lui-même, en fait.

Les vues en rotation de l'espace pas tout à fait clos de la vidéo *Room* permettent de décortiquer un lieu sous plusieurs angles. Les images, réelles, défilent comme une succession de schémas architecturaux. Dans *Between Past and Present*, des détails aux premiers plans portent à croire que la caméra s'est trouvée à l'intérieur d'un studio d'artiste — celui de Lau, sans doute.

Yam Lau et Virginie Laganière extirpent du réel des sujets potentiellement poétiques. S'ils marchent un pied dans l'architecture et l'autre dans les utopies et les mirages, ils sont aussi à la fois dans le documentaire et dans la fiction. Qu'on accepte d'y plonger aussi facilement est tout à leur honneur. On sort néanmoins de la Fonderie avec l'impression que Lau se répète avec deux œuvres somme toute similaires, et pourtant distantes de quatre ans, et que Laganière a déjà mieux fait, avec des installations *in situ* mieux intégrées.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : Les expositions de Laganière et de Lau en photos à ledevoir.com/culture/arts-visuels

ALFRED PELLAN LE GRAND ATELIER

13 juin — 15 septembre 2013

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

MNBA.QC.CA

Espace participatif présenté par Hydro Québec

Secrétariat à la Capitale nationale Québec

ALFRED PELLAN, BESTIAIRE (DÉTAIL), 1964. HUILE ET PASTEL. À L'HUILE SUR TOILE 121,9 X 121,9 CM. COLL. MNBAO. LEOS MADELINE, POUSSOIR PELLAN. PHOTO: MNBAO. IDRA LABRIE. © SUCCESION ALFRED PELLAN / SCORPAC (2013) // ALFRED PELLAN, PHOTOGRAPHIE D'ALFRED, 1945. PHOTOGRAPHIE COLLÉE SUR CARTON, 5,7 X 4,5 CM. COLL. MNBAO. FONDS MADELINE ET ALFRED PELLAN

ESTAMPES INUITES...
INSPIRATION JAPONAISEPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE
FOIS AU QUÉBEC
JUSQU'AU 14 OCTOBRE 2013MUSÉE DES
AbénakisWWW.MUSEEDESABENAKIS.CA
108, WABAN-AKI,
ODANAK, JOG IHO 450 568-2600Une exposition itinérante réalisée par
le Musée canadien des civilisations.MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

Canada

FRANÇOIS BRAULT,
CHRONIQUE D'UN CINÉASTE ET PHOTOGRAPHE

JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE 2013

à soir on fait peur au monde

Dimanche 11 août à 14h
Thé littéraire avec
l'historien
BRUNO RAMIREZ
sur l'immigration italienne
de Montréal

**Visite guidée du studio
de vitrail Mincheri**
Toutes les fins de semaine
jusqu'au 1^{er} septembre

514 259-9201
www.chateaudufresne.com

MUSÉE DU CHÂTEAU DUFRESNE
2929, Jeanne d'Arc, Montréal (Qc) H1W 3W2
514 259-9201 www.chateaudufresne.com

BASILIQUE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

CEMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Dignité Centre Français Côte-des-Neiges

FILION ÉLECTRONIQUE

Culture, Communications et Condition Femmes Québec

Montréal

italienne

MAGNUS POIRIER

LIVRES



Marie-Blanche Tessier, Madeleine Leduc, Fernande Leduc et Fernande Rompré vers 1913.

PHOTOS TIRÉES DU LIVRE, ÉDITIONS GID

Regarder autour de soi pour voir

Zoom sur le travail photographique de l'historien et cinéaste québécois Albert Tessier

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Historien, cinéaste, pionnier du documentaire au Québec, Albert Tessier fut aussi un photographe, celui du monde rural, son monde à lui. Né en 1895 à Sainte-Anne-de-la-Pérade, le paradis des petits poissons des chenaux situé non loin de Trois-Rivières, il va s'employer, comme éducateur, à défendre une pédagogie de « l'école par la fenêtre ». Apprendre à regarder autour de soi, prendre la peine de voir, ce qui s'appelle voir, Tessier va en faire une marotte.

À compter de 1925, Tessier produit des films documentaires sur le Québec. Il en réalisera au moins 70 dont la diffusion sera assurée aux quatre coins du Québec dans les salles paroissiales. Ses photographies seront aussi diffusées largement, dans un même esprit de célébration du quotidien.

On connaît aussi Tessier comme historien, fameux mémorialiste de la Mauricie et d'une jeune génération dont ses plus fidèles disciples seront sans doute Jacques Lacoursière et Denis Vaugeois. En 1937, il remplace Thomas Chapais à la chaire d'histoire du Canada de l'Université Laval, sans délaisser pour autant son travail d'animateur social populaire.

Le photographe Yves Tessier, un membre de la grande fratrie des Tessier, s'est intéressé au travail photographique de son illustre aïeul. Il a déniché des photos de famille réalisées par le cinéaste



Albert Tessier écrivant une page dans son journal à l'été 1915.



Dans ses années au séminaire, Tessier guide ici un jeu dans l'uniforme du Prince-Albert.

pionnier. Les voici réunies dans *Albert Tessier, photographe amateur*. On décèle très tôt dans son travail de photographe un sens du cadrage, certainement, mais surtout une vision de son pays qui confine à une vision bucolique du terroir. Tessier n'en exprime pas de façon frontale le rugueux des malheurs, mais il se livre tout entier à une douce

célébration du fleuve, de la plaine et du temps qui coule. Portraits de famille, paysages, bâtiments de ferme, animaux domestiques, petite enfance, scènes de pique-nique, de sorties de pêche, tout y passe, au chapitre de la vie calme. Yves Tessier, photographe lui-même, a raison de dire qu'Albert Tessier doit être intégré dans l'histoire de la photogra-

phie chez nous. Son livre le fait comprendre, assurément.

Le Devoir

ALBERT TESSIER, PHOTOGRAPHE AMATEUR 1913-1935 LES PROMESSES DE SA JEUNESSE
Yves Tessier
Éditions GID
Québec, 2013, 102 pages

Ainsi donc vous êtes auteur ?

Isabelle Diu et Élisabeth Parinet analysent les transformations qui ont marqué la condition d'écrivain

GILLES ARCHAMBAULT

Il n'est pas besoin de lire pour être fasciné par un écrivain. Qui ne passerait pas une heure *La métamorphose* à portée des yeux sait que Kafka est un écrivain majeur. On le lui a dit et répété, il en est convaincu. C'est que la notion d'auteur prime souvent l'œuvre. Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans leur *Histoire des auteurs*, Isabelle Diu et Élisabeth Parinet analysent les transformations qui ont marqué à travers les siècles la notion que l'on s'est faite de la condition d'auteur. En guise d'appendice, je rendrai compte de *Loïn du Texas*, recueil de lettres de l'écrivain américain William Humphrey, qui illustre mieux que tout le chemin parcouru dans la reconnaissance du statut d'écrivain.

Cette *Histoire des auteurs* est fascinante en ceci qu'elle brosse à grands traits une évolution foudroyante. Comme le rappellent d'entrée les deux essayistes, « l'aède des temps archaïques de la Grèce ne peut être qualifié d'auteur, lui qui n'est qu'un interprète des dieux, un intermédiaire entre l'Olympe et le public, habité par la Muse qui lui insuffle son génie ». La notion d'auteur ne prend forme que par le plaisir que le lecteur peut prendre en dehors de toute préoccupation religieuse.

Dans la Rome antique se dessinent des figures d'auteurs. Peu lus, et exclusivement par une élite, leurs œuvres nous sont pourtant parvenues. Il faut toutefois attendre l'avènement de l'imprimerie pour que la littérature cesse progressivement d'être l'apanage d'une classe privilégiée.

Écrire, mais dans quel contexte social et économique? Comment s'est développée la profession d'écrivain? Comment un imprimeur s'est-il transformé en juge de la valeur d'un écrit donné? Comment a-t-il pu céder peu à peu ses prérogatives et se mettre à prendre seul les risques financiers d'une opération? Le dix-neuvième siècle est à ce chapitre fort passionnant. On y assiste à la création en France de la Société des gens de lettres. Les écrivains acquièrent un pouvoir jusqu'alors inconnu. Il y a aussi que les journaux s'arment de la collaboration de romanciers livrant par tranches leurs créations grâce à la popularité des feuilletons. Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Zola, autant de noms

qui se retrouvent sur toutes les lèvres. L'auteur n'est plus un quémendeur.

Quand, dans les années 20, Bernard Grasset instaure en France le recours à la publicité pour promouvoir des livres comme *Maria Chapdelaine* ou *Le diable au corps*, on s'en scandalise. Ses méthodes, à l'opposé de l'éthique mise en avant par Gide et ses amis de la *Nouvelle Revue française*, paraissent vulgaires. Elles s'imposeront pourtant sans trop de retard. Après tout, il s'agit de vendre. Ce n'est certes pas l'auteur qui s'opposera à ces pratiques, lui qui s'attend à vivre de la publication de ses livres.

Car l'auteur n'est plus un noble pour qui l'écriture est un passe-temps ou un exutoire à ses idées moralisatrices. Il sera tenté un temps par l'engagement, oscillant entre Sartre et Camus, mais il n'oublie jamais bien longtemps qu'il écrit des livres qui finiront, s'il a à la fois le talent et la chance, par constituer une œuvre. Il sera un « nom ».

L'approche des deux historiennes est dénuée de lourdeurs et ne peut manquer d'être instructive. Comme quoi il n'est pas indifférent d'apprendre comment on

en est arrivé à des phénomènes d'édition comme *Harry Potter* et à l'existence de ces best-sellers célébrés à outrance dans les magazines populaires.

Ces publications ne diront mot de *Loïn du Texas*. Les lettres choisies de William Humphrey, cet écrivain sudiste un peu oublié, illustrent de façon exemplaire le chemin parcouru par un écrivain issu d'un milieu humble et parvenu à la renommée internationale. On y apprend à connaître un écrivain aux prises avec des difficultés de tous ordres, s'interrogeant sans cesse sur son écriture, livré aux doutes constants. Mais qui connaît William Humphrey en 2013? Sa correspondance est une invitation à le découvrir. Comme quoi la notion d'auteur a ses mérites.

Collaborateur Le Devoir

HISTOIRE DES AUTEURS
Isabelle Diu et Élisabeth Parinet
Perrin, collection « Tempus »
Paris, 2013, 527 pages

LOÏN DU TEXAS
William Humphrey
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Juliette Bourdin
Gallimard, 2013, 443 pages

REBELLE

SUIITE DE LA PAGE E 1

Cette progression découle d'un souci conscient: celui de véhiculer une certaine lumière. « Je crois qu'on vit à une époque qui a besoin d'espoir, croit Michel Marc Bouchard. De l'espoir sur des choses qui ne coûtent rien, comme la conscience. En ce moment, je m'interroge sur mon rôle de créateur, sur le sens de mon travail, sur son utilité. C'est de ça que traitera ma prochaine pièce, cette interrogation. »

Ainsi, si l'artiste est naturellement enclin à la rébellion, le rebelle serait-il naturellement en proie au doute? C'est une autre question que Louise Forestier, David Goudreault et Michel Marc Bouchard auront sans doute l'occasion de creuser lors de leur séjour dans les Cantons-de-l'Est...

Le Devoir

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN
Du 8 au 11 août. Information: www.lescorrespondances.ca

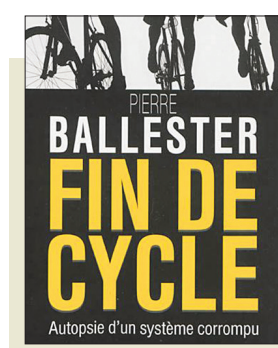
Où et quand peut-on les voir ?

Animée par le collègue David Desjardins (qu'elle a elle-même réclamé, tient à préciser la principale intéressée), la grande entrevue *La rebelle passionnée* donnera à entendre les réflexions et les confidences de Louise Forestier (vendredi 9 août, 12h30).

David Goudreault sera quant à lui l'invité d'un café littéraire intitulé *Le pouvoir guérisseur des mots*. Avec aussi Jean Désy (jeudi 8 août 14 h). Le jeune slameur animera en outre le cabaret *Lis ta rature* (samedi 10 août 21 h), lors duquel un aréopage hétéroclite d'auteurs se risquera à l'exercice de la carte blanche.

Enfin, Michel Marc Bouchard fera lui aussi l'objet d'un grand entretien intitulé *L'éloquent révélateur*. Sébastien Diaz animera tandis que la comédienne Bianca Gervais lira des extraits choisis des œuvres de l'auteur (samedi 10 août, 12h30).

LA VITRINE



ESSAI

FIN DE CYCLE
AUTOPSIE D'UN SYSTÈME CORROMPU
Pierre Ballester
La Martinière
Paris, 2013, 288 pages

Bon, on le sait, Lance Armstrong a triché gravement, systématiquement. Il n'était pas seul, toutefois, dans sa galère corrompue. Coauteur, en 2004, du retentissant et très fouillé *L.A. Confidential*, qui mettait déjà au jour les arnaques du Texan, l'excellent journaliste sportif d'enquête Pierre Ballester, dans *Fin de cycle*, établit en détail les complicités dont a bénéficié le cycliste déchu pour imposer sa loi. Les dirigeants de l'Union cycliste internationale, les organisateurs du Tour de France, le Comité international olympique, les médecins sportifs liés au cyclisme professionnel, les commanditaires d'Armstrong (Nike, notamment), des politiciens américains et même Nicolas Sarkozy sont ici épinglés, au terme d'une enquête minutieuse et dévastatrice. Toutes ces manœuvres, conclut tristement Ballester, ont tué le Tour de France sportif. Ne reste que le commerce.

Louis Cornélius



JEUNESSE

FRITZI TROTTE-SOURIS NOIR ET COLORE
Sybille Hein
La Courte Echelle
Montréal, 2013, 22 pages

La petite Fritzi Trotte-Souris aime taquiner Griftou le gros matou pour mieux explorer les contraires. Après *Grand et petit*, *Bruyant et tranquille*, voici *Compter et raconter* et *Noir et coloré*. Pendant que le chat dort, les souris font danser les couleurs... Du gris douillet au rouge sucré, toute la famille de souris met en scène ses préférences, associant joyeusement les perceptions. Jusqu'à narguer Griftou le gros matou, dont la masse noire bloque la lumière du soleil devant la maison. Et dont les souris feront le plus coloré des canevas. L'auteure et illustratrice allemande Sybille Hein a elle-même plus d'un talent dans son sac pour séduire les enfants. Elle compose aussi des chansons et propose une gamme de vêtements destinés aux petits. Son trait de crayon plein de vie colle tout à fait à l'imagination pétillante de son petit personnage.

Frédérique Doyon

LIVRES

De religion, de science et de sagesse

Les faits et la morale peuvent arriver à coexister en paix



LOUIS CORNELIER

J'aime la science et je considère le christianisme, principalement dans sa version catholique, comme un repère éthique et métaphysique important. Je ne vois dans cette position rien de contradictoire. Dans l'ordre du fait, je recours à la science et, dans l'ordre du sens, je me tourne vers les voies religieuses, philosophiques, littéraires et artistiques.

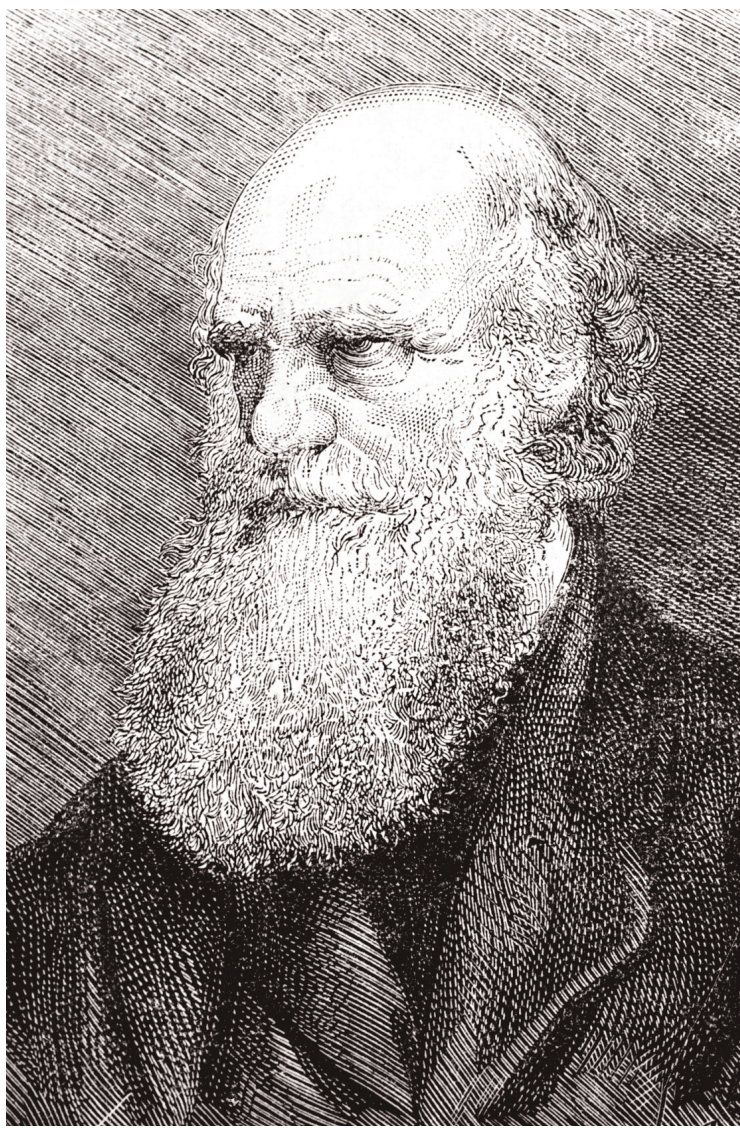
Aussi, je ressens toujours un malaise devant des discours qui opposent radicalement ces deux domaines et les présentent comme deux univers engagés dans une lutte sans merci. Selon une idée très répandue, la foi ne saurait résister aux avancées de la science et chacun devrait donc choisir son camp. Ce n'est pas mon expérience, ainsi que j'ai quelquefois tenté de l'expliquer en ces pages, sans convaincre les esprits antireligieux de la pertinence de mon point de vue.

J'accueille donc avec un enthousiasme sans retenue la publication en format de poche de *Et Dieu dit: «Que Darwin soit!»*, l'admirable essai sur ce sujet du regrettable biologiste et paléontologue américain Stephen Jay Gould. D'abord publié en français en 2000, deux ans avant la mort de Gould, ce brillant petit ouvrage plaide pour le principe de NOMA (Non-Overlapping Magisteria, ou non-empêchement des magistères) entre science et religion. Sa lecture devrait faire comprendre à tous que la différence fondamentale entre ces deux domaines n'entraîne pas qu'il faille les considérer comme étant en guerre.

Un faux problème

Gould, en effet, parle «du prétendu conflit entre science et religion, lequel n'existe que dans l'esprit des gens et dans les pratiques sociales, nullement dans la logique ou la visée propre de ces deux domaines entièrement différents, et aussi essentiels l'un que l'autre». Il qualifie même, plus loin, ce conflit de «plus grand faux problème de notre temps».

Un magistère, explique-t-il, est un domaine qui a ses règles propres. Ainsi, précise-t-il, «la masse de la science, son magistère, concerne le domaine empirique: en quoi consiste l'Univers (les faits) et pourquoi il fonctionne ainsi (la théorie). Le magistère de la religion s'attache, lui, aux significations ultimes et aux valeurs morales.» Le principe de NOMA exige



AGENCE FRANCE-PRESSE

Le naturaliste Charles Darwin «n'invoqua jamais l'évolution pour encourager l'athéisme», a écrit Stephen Jay Gould.

donc de reconnaître que «la religion ne peut plus dicter le contenu des conclusions factuelles relevant du magistère de la science» et que cette dernière, même à son mieux, n'induit pas de vérités morales. «Le principe de NOMA, ré-

Si les religions ont eu leurs douteux gourous, les sciences, elles, n'ont pas été épargnées par les charlatans

sume Gould, exige la séparation entre la factualité de la Nature et la moralité humaine.» Aussi, pour le biologiste, s'il y a deux camps dans cette affaire, ce ne sont pas ceux de la science et de la religion, mais celui des partisans du NOMA et celui de ceux qui s'y opposent.

Pour Stephen Jay Gould, les esprits éclairés, scientifiques ou religieux, respectent le NOMA. Dans des pages captivantes, le biologiste montre, par exemple, que le récit selon lequel Christophe Colomb, pour justifier ses explorations, dut s'opposer à des religieux qui prétendaient que la Terre était plate est un mythe. «Il n'y

eut jamais aucune époque d'obscurantisme de la Terre plate, du moins parmi les lettrés», écrit-il. Gould rappelle aussi que, depuis 1950, avec Pie XII, et surtout depuis 1996, avec Jean Paul II, l'Église catholique reconnaît la pertinence scientifique de la théorie de l'évolution. Darwin, de son côté, «n'invoqua jamais l'évolution pour encourager l'athéisme». Il soutint plutôt que la Nature est amoralité et que

«nous devons accepter le plus cruel des bains froids: nous immerger dans la Nature et nous rendre compte que, pour les questions morales, ce n'est pas là qu'il fallait chercher».

Le NOMA, précise Gould, est une sorte d'irénisme. Il n'est pas du syncrétisme (une fusion entre science et religion) ou un simple pacte de non-agression fondé sur l'indifférence. Dans le style lyrique qu'il lui arrive d'emprunter — le paléontologue, en effet, est un vulgarisateur de génie, chez qui la rigueur scientifique n'exclut pas l'émotion propre à ce domaine —, l'agnostic Gould résume son credo à cet égard. «Je

me sens proche de pratiquement tous les hommes de bonne volonté, dans mon désir de voir deux institutions anciennes et révérees, nos deux «rocs des âges» — la science et la religion —, coexister en paix, chacune travaillant à fabriquer une pièce différente pour le grand manteau multicolore qui exaltera les différences entre nos existences, mais couvrira la nudité humaine d'une cape sans coutures: la sagesse.»

Sur ce chemin, ce livre magnifique est le plus beau et le plus indispensable des guides. La mort prématurée, à 60 ans, de son auteur est bien la preuve, s'il en faut, du fait que la nature n'est pas morale.

Des bobards scientifiques

Si les religions ont eu leurs douteux gourous, les sciences, elles, n'ont pas été épargnées par les charlatans. Dans *500 ans d'impostures scientifiques*, Gerald Messadié s'amuse à faire le catalogue des mystifications qui ont entaché l'idéal de rigueur revendiqué par ce domaine.

Romancier français connu pour sa relecture gnostique du christianisme (*L'homme qui devint Dieu*), Messadié est aussi un journaliste scientifique qui fut rédacteur en chef du magazine *Science et vie*. Considéré par plusieurs comme un olibrius, l'auteur, il faut lui donner ça, a de la culture et n'ennuie jamais.

Dans ce riche et dynamique ouvrage, il rappelle que des scientifiques renommés ont défendu bien des âneries (les dangers de la masturbation, la phrénologie, l'eugénisme, le lien entre le sucre et l'hyperactivité), ont rejeté avec hargne des théories valables (la dérive des continents, le peuplement des Amériques par la mer et par le Sud, les dangers des OGM, l'hérédité des caractères acquis), ont plagié et fraudé, le plus souvent par paresse, par entêtement et par idéologie.

La science a bien des vertus et est source de progrès. Il ne s'agit donc pas de la dénoncer en bloc, mais de ne pas être dupe de son prestige, qui n'est pas toujours garant de vérité, et de tirer des leçons de l'histoire de ses dérives.

louisco@sympatico.ca

ET DIEU DIT:
«QUE DARWIN SOIT!»
Stephen Jay Gould
Préface de Dominique Lecourt
Points sciences
Paris, 2013, 224 pages

500 ANS D'IMPOSTURES SCIENTIFIQUES
Gerald Messadié
L'Archipel
Paris, 2013, 396 pages

Dupuis-Déri et la planète policière

MICHEL LAPIERRE

Si le printemps érable, la plus importante grève étudiante de l'histoire du Québec, transfigurée «en une lutte populaire» globale, a eu tant de résonance, c'est, explique Francis Dupuis-Déri, qu'il s'insère dans une perspective planétaire où, depuis les années 1990, la police jougle comme jamais la contestation sociale. L'ouvrage *À qui la rue?*, dont il est le principal auteur, démasque les puissants pour qui l'argument décisif demeure la matraque.

Le politologue de l'Université du Québec à Montréal s'en prend au «choix de la police de réprimer les manifestations non pas en fonction de ce qui s'y passe, mais en fonction de la cause ou de l'identité sociale et politique des contestataires». L'assistant cinq collaborateurs, dont Alexandre Popovic, vieux routier des manifestations anarchistes, et Marc-André Cyr, qui étudie, parmi les policiers, dans une perspective planétaire où, depuis les années 1990, la police jougle comme jamais la contestation sociale. L'ouvrage *À qui la rue?*, dont il est le principal auteur, démasque les puissants pour qui l'argument décisif demeure la matraque.

Bien qu'elles ne cessent de justifier leurs interventions musclées par le souci d'assurer la sécurité du public, les forces de l'ordre soutiennent tacitement le pouvoir et l'idé-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'idée que la police concrétise la légitimation de la violence de l'État envers et contre tous trouve écho dans les événements du printemps érable.

logie dominante. Rien de neuf! Déjà, l'essayiste allemand Walter Benjamin (1892-1940) nous invitait à penser que la police concrétise, surtout lors des crises sociales, le principe selon lequel l'État, même libéral, légitime sa propre violence envers et contre tous.

Cette idée, Dupuis-Déri a la sagacité de l'adapter, en lui donnant beaucoup de portée, à la situation québécoise actuelle. Il montre que le «profilage politique», pratiqué par la police

d'ici à l'endroit des militants plus ou moins proches de l'altermondialisme radical, s'inscrit dans une continuité internationale qui remonte aux premières manifestations contre le néolibéralisme, notamment à celle de Seattle en 1999.

Les événements du 11 septembre 2001 furent, juge-t-il, «un catalyseur» de cette «vague de répression». Dans un texte reproduit chez nous, dans le quotidien *La Presse*, l'influent politologue britan-

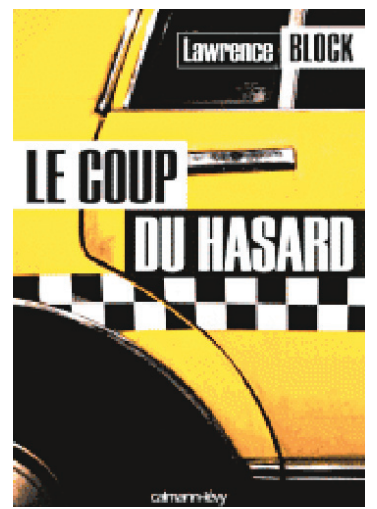
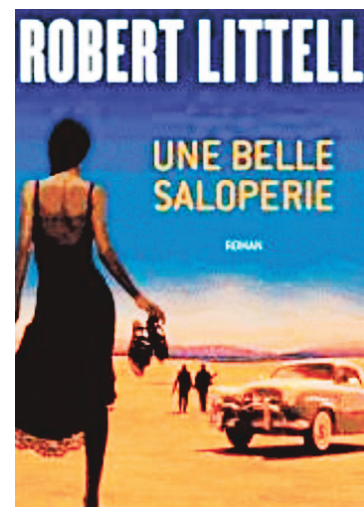
nique Tim Dunne, pourtant modéré, ne suggérera-t-il pas, en 2005, des «parallèles entre l'action des terroristes islamistes et celle des anarchistes anticapitalistes»?

Une psychose du terrorisme règne sur le pouvoir politique, en particulier en Occident, et les médias la transmettent à la population. La police, traditionnellement plus fascinée que quiconque par l'ordre et l'autorité, est loin d'y échapper.

Dupuis-Déri nous convainc que la répression du printemps érable par plus de 4500 arrestations et par la loi 78, dont on s'inquiéta de la sévérité à l'ONU, révéla le parti pris de Jean Charest et de la police. Le spécialiste de l'anarchisme se retrouve avec Jacques Parizeau, qui loua l'«admirable retenue» des manifestants. Que le bon sens politique réunisse des générations et des esprits si différents, c'est notre avenir.

Collaborateur
Le Devoir

À QUI LA RUE?
RÉPRESSION POLICIÈRE ET MOUVEMENTS SOCIAUX
Collectif sous la direction de Francis Dupuis-Déri
Écosociété
Montréal, 2013, 280 pages



L'ÉTÉ NOIR 4

Entre le désert et les canyons des villes

MICHEL BÉLAIR

La plupart de nos lecteurs savent déjà que Robert Littell est le père de l'auteur des *Bienveillantes* — Jonathan Littell, qui se vit attribuer le Goncourt en 2006 —, mais ils auront la surprise de le voir quitter pour une rare fois son territoire de prédilection, le roman d'espionnage, pour le polar. Pas de CIA ici ni de complot international... ou si peu.

Pour le compte d'une petite maison d'édition créée par une ancienne du Seuil, Littell arpente ce nouveau territoire avec bonheur, il faut le dire tout de suite. En entrevue, il raconte avoir voulu s'inspirer de Chandler pour le climat, mais on notera surtout son écriture souple qui s'adapte avec aisance à tous les types de situation. Littell campe ses personnages de main de maître; on n'oubliera pas son Lemuel Gun, cet ancien de la CIA dégoûté (et viré!) de l'Afghanistan, ni non plus sa compagne d'aventures, l'insaisissable Ornella Nepi.

Cette histoire de gangster campée en plein désert du Nevada vous gardera allumé jusqu'à la toute fin en oscillant entre l'histoire d'amour à laquelle on ne croit pas vraiment et le règlement de comptes.

Papa n'a pas pondu un chef-d'œuvre inoubliable, mais il se tire fort bien d'affaire...

L'ancien Scudder

Lawrence Block est un grand seigneur du polar américain. Tellement qu'un éditeur étranger peut se permettre de sortir enfin en français un des romans «oubliés» de la

série des Scudder, cet ex-flic devenu «privé» qui enquête sur des affaires dont personne ne veut plus. Un truc tellement vieux d'ailleurs (1981!) que Scudder y est encore un alcool fini qui s'arrête dans presque tous les bars qu'il rencontre pour s'enfiler un double bourbon... Mais, surprise, ce petit livre est un pur bonheur!

On y retrouve un Matt Scudder à son meilleur aux prises avec une enquête impossible; le tueur qu'il traque a frappé il y a déjà une dizaine d'années. Ses déambulations à travers la Grosse Pomme le mèneront à rencontrer des personnages improbables, mais aussi des alliés en tous genres dont une sculpteur avec laquelle il partagera des choses intenses avant qu'elle se décide, elle, à s'inscrire aux AA...

L'enquête est difficile puisque les traces — sans parler des preuves! — ont disparu depuis tout ce temps. Mais Scudder s'accroche et réussit à faire des miracles à la recherche de la vérité, comme toujours.

Collaborateur
Le Devoir

UNE BELLE SALOPERIE

Robert Littell
Traduit de l'américain par Cécile Arnaud
Éditions Baker Street
Paris, 2013, 311 pages

LE COUP DU HASARD

Lawrence Block
Traduit de l'américain par Alain Defossé
Calmann-Lévy,
coll. «Robert Pépin»
Paris, 2013, 200 pages

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 22 au 28 juillet 2013		CLASSEMENT PRÉSENTÉ EN FONCTION DU NOMBRE DE SEMAINES	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR		
Romans québécois			
1	Saccages	Christine Brouillet/Courte échelle	1/7
2	mân	Kim Thúy/Libre Expression	3/17
3	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression	2/9
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	4/38
5	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	7/39
6	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	5/9
7	Souvenirs de la banlieue • Tome 5 Tante Irma	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	6/7
8	Souvenirs de la banlieue • Tome 3 Sonia	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	8/6
9	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant	Anne Robillard/Wellan	9/2
10	Ce ne sera pas si simple	Annie L'Italien/Druide	-/1
Romans étrangers			
1	Inferno	Dan Brown/Lattès	1/9
2	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	2/25
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	3/29
4	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	4/43
5	Le cinquième témoin	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/7
6	Secret d'été	Elin Hilderbrand/Lattès	6/7
7	Demain	Guillaume Musso/XO	7/20
8	Un sentiment plus fort que la peur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	10/4
9	Le manipulateur	John Grisham/Robert Laffont	8/3
10	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi	John Day/Flammarion Québec	-/1
Essais québécois			
1	Bordeaux. L'histoire d'une prison	Sébastien Bossé Chantal Bouchard/Au carré	1/4
2	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal	2/16
3	Démocratie. Histoire politique d'un mot	Francis Dupuis-Déri/Lux	7/2
4	Assez c'est assez! Pourquoi et comment le monde de la...	Louis Lalier/Carpe blanche	9/4
5	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme	6/24
6	Libérez-nous des syndicats!	Eric Duhaime/Genex	5/2
7	À brûle-pourpoint	Normand Lester/Touchables	4/18
8	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	3/24
9	Portrait d'une pratique vive. La nouvelle au Québec...	René Audet Philippe Motte/Nota bene	-/1
10	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique	-/1
Essais étrangers			
1	Quand la beauté nous sauve	Charles Pépin/Robert Laffont	-/1
2	Notre troisième cerveau. La nouvelle révolution psychologique	Jean-Michel Dughourlian/Albin Michel	6/8
3	Adolf Hitler. La séduction du diable	Laurence Rees/Albin Michel	-/1
4	Les tweets sont des chats	Bernard Pivot/Albin Michel	4/5
5	La vérité sur le hamburger. Pourquoi manger moins de viande...	Marianne Thieme/Transcontinental	-/1
6	Mence sur nos libertés. Comment Internet nous surveille...	Julian Assange/Robert Laffont	-/1
7	Mémoire du feu	Eduardo H. Galeano/Lux	-/1
8	101 raisons de croire en demain. Pourquoi nos enfants vivront...	Eduardo Punset/Transcontinental	-/1
9	De la révolution (nouvelle traduction)	Hannah Arendt/Gallimard	-/1
10	Repenser le vieillissement	Nortin M. Hadler/PUL	5/14

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.